Eggen Nora S., Issa Rana
Philologists in the World.
A Festschrift in Honour of Gunvor Mejdell

Oslo, The Institute for Comparative Research
in Human Culture, Novus Press
2017, 542 p.
ISBN : 978-82-7099-904-0

Festschrift en l'hommage de Gunvor Mejdell de l'université d'Oslo, le présent ouvrage s'ouvre, après le sommaire, par une *Tabula gratulatoria* (p. 3-6), une préface (p. 7-12) et la bibliographie de la dédicataire (p. 13-22) qui retrace ses quarante années de services rendus à nos disciplines. L'ouvrage se compose de 21 contributions dont l'essentiel est en anglais, seules deux étant en français. Ventilées en trois parties, ces contributions sont au nombre de huit pour la première intitulée « Language » (p. 23-215), sept pour celle intitulée « Culture » (p. 217-396) et enfin six pour « Society » (p. 397-542). La table des matières est accessible sur le site de l'éditeur : http://novus.mamutweb.com/Shop/Product/EggenIssa-(eds)-Philologists-in-the-World/100469.

Je m'intéresserai ici aux seules contributions relevant spécifiquement du domaine linguistique rangée sous la partie « Language » qui débute par les deux contributions francophones de l'ouvrage. Dans la première, « Une formulation ancienne de la diglossie en arabe ? *Luġat al-qawm* vs *luġat al-yawm* d'Ibn Fāris (IVe/Xe siècle) » (p. 25-40), Pierre Larcher aborde un thème qui ne lui est pas étranger (1). La question, qui occupe également la dernière contribution de cet ensemble (cf. *infra*), est celle de la reconnaissance ou non de la situation diglossique par les grammairiens arabes eux-mêmes. L'A. indique que ce qui peut être repéré chez Zaǧǧāǧī (m. 337/949) comme deux variétés ne représente en fait que deux registres d'une même variété (haute), soutenu d'une part, relâché de l'autre. Il explore alors la piste d'Ibn Fāris (m. 395/1004) qui oppose *luġat al-qawm* à *luġat al-yawm*. Après avoir rappelé la polysémie du terme *luġa* (langue, variété de celle-ci, simple variante ou encore lexique voire unité lexicale), l'auteur indique que l'étude du texte d'Ibn Fāris confirme que « *luġat al-qawm* et *luġat al-yawm* sont bien considérés comme deux états d'une même langue » (p. 35), la seconde, plus récente et dégradée comparée à la première. Pour autant, s'agit-il, dans une perspective diglossique, de deux variétés et non simplement de deux états ? L'A. reste alors prudent, *luġat al-yawm* pouvant tout aussi bien désigner une variété véhiculaire que vernaculaire. L'A. relève que chez Ibn Fāris *luġat al-qawm* représente en fait la variété référentielle (et ancienne) tandis que chez Muqaddasī (m. *ca.* 380/990), l'expression voisine *lisān al-qawm* est identifiée à la variété vernaculaire. L'A. insiste alors sur une différence fondamentale : Muqaddasī est Arabe, Ibn Fāris est Persan, et l'arabe est pour lui une langue étrangère. L'A. conclut alors que « Muqaddasī est peut-être l'auteur qui a le mieux souligné le double *statut* de l'arabe : d'une part l'arabe comme langue vernaculaire et pour ainsi dire « nationale », compte tenu de l'expression *lisān al-qawm* des arabophones natifs [...] et d'autre part l'arabe comme langue véhiculaire, ce qu'il appelle *al-ʿarabiyya*, l'Arabe avec un grand A pourrait-on dire, d'autant mieux maîtrisé qu'il n'est pas en même temps la langue maternelle de ses utilisateurs. [...] Muqaddasī ne décrit pas explicitement une situation de diglossie. Mais peut-être la décrit-il implicitement, en suggérant pour la partie arabe de l'empire une forme de continuité entre variétés basse et haute » (p. 37) ce qui préfigure une situation entrevue par Ferguson.

Jacques Grand Henry, dans « Moyen arabe commun et moyen arabe différencié dans une édition critique (première partie) » (p. 41-55) offre une sorte de guide pour l'établissement d'un texte critique en distinguant entre MAC, traits majoritairement présents dans les manuscrits à disposition et pour cela à conserver comme leçon dans l'édition critique, et MAD, traits minoritaires à relayer dans l'apparat critique. Ce "guide" porte sur la version arabe du discours 42 de Grégoire de Nazianze et ne concerne pour la présente contribution que l'orthographe, la phonétique et la morphologie, « les faits relevant de la syntaxe et du lexique seront analysés dans un article ultérieur » (p. 42).

Dans une contribution riche et très bien informée dont il est coutumier, intitulée « Religion as a Linguistic Variable in Christian Greek, Latin, and Arabic » (p. 57-87), Kees Versteegh part du constat d'une tendance récente en sociolinguistique à intégrer dans sa réflexion la variable religieuse aux côtés des traditionnelles variables d'âge, de classe, de genre et d'origine ethnique (qui abrite généralement la variable religieuse) et se donne alors pour objet de réexaminer le concept d'arabe chrétien. Il

(1) Cf. notamment Larcher, Pierre, « Diglossie arabisante et *fuṣḥā* vs *ʿāmmiyya* arabes : essai d'histoire parallèle », dans Sylvain Auroux *et al.*, et (éds.), *History of Linguistics 1999. Selected papers from the Eighth International Conference on the History of the Langauge Sciences (ICHoLS VIII), Fontenay-St. Cloud, France, 14-19 September 1999, coll. "SIHoLS 99"*, Benjamins, Amsterdam-Philadelphie, 2003, p. 47-61. et Larcher, Pierre, « Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IVe/Xe siècle ? », *Annales Islamologiques* 40, 2006, p. 53-69, [En ligne : http://ifao.egnet.net/anisl/40/].

BCAI 33 (2019) Eggen Nora S., Issa Rana: Philologists in the World. A Festschrift in Honour of Gunvor Mejdell, recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

rappelle dans ce cadre les études de Haim Blanc et sa distinction pour la ville de Baghdad entre dialectes judéo-chrétiens *qəltu* et dialectes musulmans *gilit*, de même qu'il rappelle avec Heikki Palva (2) que cette distinction n'est pas si définitive que cela notamment du fait des couches diachroniques à prendre en compte (ce que fait également Ørum, cf. *infra*). L'A. insiste, alors, sur le fait que le registre écrit demeure la seule preuve tangible de l'existence de variétés basées sur la religion mais que rien n'indique, pour autant, que l'écrit soit la fidèle transcription de l'oral et qu'il puisse donc servir, *in fine*, de base scientifique définitive pour statuer sur l'usage oral. Il ajoute qu'il le peut d'autant moins que l'arabe connaît une norme écrite unique, l'arabe classique/standard, vers laquelle tendent les scripteurs, avec plus ou moins de rigidité, Musulmans ou non. Après une considération du moyen arabe où Joshua Blau a pu voir des différences d'origine confessionnelle, il nuance le rapprochement fait par G. Mejdell entre moyen arabe écrit et *mixed spoken Arabic* à partir d'un critère : à l'oral, la déviation est volontaire, ce qu'elle n'est pas à l'écrit. L'A. utilise alors, comme idéaux-types, le grec et le latin chrétiens auxquels il compare l'arabe chrétien duquel il dit qu'il diffère grandement des premiers, tant d'un point de vue religieux que social. L'A. finit par conclure que l'arabe chrétien représente bien un religiolect (3) oral, identifiable même en dehors d'un contexte religieux, et que son registre écrit, certes fortement lié à l'identité religieuse, représente un système linguistique distinct au sein de l'arabe. La variable religieuse n'étant donc pas à écarter, la question de sa reconnaissance en tant que telle pose une dernière question pour les études contemporaines que l'A. omet : *quid* alors de la variable de l'athéisme/agnosticisme ?

Olav G. Ørum, dans « Migrated Features from Ancient Yemen and North Africa, and Vestiges of a Pre-Modern Cairene Arabic Variety » (p. 89-118) propose une étude socio-historique et linguistique de quatre manuscrits judéo-arabes datant des XVIII^e^/XIX^e^ siècles, actuellement détenus par la communauté juive karaïte de Ramle (Israël), communauté originaire d'Égypte où elle était établie depuis le IX^e^ siècle, au moins. Par le truchement de ces manuscrits rédigés en judéo-arabe et en caractères hébreux, Olav G. Ørum s'intéresse aux différentes couches linguistiques repérables en Égypte et en identifie de manière argumentée au moins trois liées à des phénomènes migratoires : l'immigration yéménite durant les premiers siècles de l'expansion musulmane, l'immigration depuis l'Afrique du Nord et l'Espagne au Moyen Âge et, enfin, l'exode rural au début du XIX^e^ siècle. Ce dernier constituerait une variété d'arabe cairote, aujourd'hui disparue, ayant précédé l'égyptien moderne, le vernaculaire des Juifs karaïtes étant, comme l'A. l'indique, virtuellement identique à celui de la majorité musulmane d'Égypte. Après quelques considérations épistémologiques et méthodologiques (concernant notamment la transcription de l'hébreu en caractères arabes ou latins, notamment lorsqu'il s'agit de vocalisation), l'A. présente quelques points grammaticaux reliés aux trois couches identifiées. Parmi eux, deux méritent d'être mentionnés ici. Le premier est l'existence d'un paradigme verbal qui semble être celui de *nekteb-nekteb* (en lieu et place du classique *'aktubu-naktubu* et de l'occidental *nekteb-nektebu*) où *nekteb* servirait donc au singulier et au pluriel. L'autre est l'existence d'une marque graphique d'indéfinition unique se présentant sous la forme *'alif-nūn* (= *'an/'in*) remplaçant le *tanwīn* et graphiquement séparé du terme auquel il est censé s'appliquer. L'A. manque là un lien à faire entre ce qu'il observe dans ses manuscrits et le suffixe relateur étudié par Ignacio Ferrando (4).

Dans « Arabic Phraseology and the *Encyclopedic Dictionary of Idiomatic Expressions in Arabic* » (p. 119-140), Ludmila Torlakova effectue le compte-rendu d'un dictionnaire phraséologique récent dont elle met en exergue la valeur et analyse la structure et l'organisation en présentant les principes de classement des entrées, et de classement au sein de ces dernières. Coordonné par Muḥammad Ḍāwūd, cet ouvrage enregistre à partir de *corpora* les usages actuels et réels de la langue dans le domaine de la phraséologie (et non de la lexicographie) : il exhibe donc des expressions (collocation de deux mots ou plus comme par exemple *fulān ṭawīlu al-lisān* "qqn ayant un discours indécent") dont le sens ne peut être ramené à la somme des significations de ses composants et en procure des contextes linguistiques d'utilisation. Faisant visiblement le choix d'ajouter aux expressions du registre classique (toiletté pour

(2) Cf. Palva, Heikki, « From *qəltu* to *gələt*: Diachronic Notes on Linguistic Adaptation in Muslim Baghdad Arabic », dans Al-Wer, Enam et de Jong, Rudolf (éds.), *Arabic Dialectology. In honour of Clive Holes on the Occasion of his Sixtieth Birthday*, E. J. Brill, Leyde, 53, Studies in Semitic Languages and Linguistics, 2009, p. 17-40.

(3) Emprunté par l'A. à Hary, Benjamin, « Religiolect », dans Miller, Joshua L. *et al.* (éds.), *Critical Terms in Jewish Language Studies*, Frankel Institute Annual, Ann Arbor, Mich., 2011, p. 43-47.

(4) Ferrando, Ignacio, « Le morphème de liaison /an/ en arabe andalou : notes de dialectologie comparée », *Oriente Moderno* Anno 19 (80)/1, 2000, p. 25-46.

BCAI 33 (2019) Eggen Nora S., Issa Rana: Philologists in the World. A Festschrift in Honour of Gunvor Mejdell, recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

l'occasion[5]) celles issues des dialectes et des langues étrangères (notamment l'anglais), ce dictionnaire, semble-t-il, ni aveugle ni sourd, prend tout à fait heureusement le parti de la modernité linguistique en partant du principe lexicographique, rappelé par Ludmila Torlakova, et partagé par d'autres, que les dictionnaires d'arabe "moderne" à notre disposition n'enregistrent paradoxalement que trop peu l'état actuel et moderne de la langue. Il est ici intéressant de (faire) remarquer que ce constat d'inadéquation descriptive est assez facilement fait dans le domaine de la lexicographie, en pays arabe comme ailleurs, ce dont témoigne l'existence de nombreux autres dictionnaires d'arabe moderne semblables à celui qui occupe l'A. Ce constat est, par contre, beaucoup moins facilement fait, là-bas comme ailleurs, dès lors qu'il s'agit de grammaire de l'arabe contemporain. L'arabe dit moderne ou standard n'apparaît en effet bien souvent, en premier aux yeux de ses locuteurs mais également pour d'autres, comme n'étant que l'arabe classique lexicalement modernisé[6]. Il serait donc bien que ce constat, objectif, traverse les frontières, disciplinaires et/ou réelles.

« The Etymology of Some Language- and Translation-Related Terms in Arabic » (p. 141-164) de Stephan Guth propose, à partir des différentes langues sémitiques, de petites explorations étymologiques pour quelques termes arabes en relation avec les thèmes de recherche de G. Mejdell. Il s'agit des termes ci-après reproduits : *qāla*, *takallama*, *kalimaẗ*, *kalām*, *ʕibāraẗ*, *ʕabbara*, *lisān*, *luġaẗ*, *lahǧaẗ*, *lafẓ*, *nuṭq*, *laḥn*, *ʕarabī*, *ʕarraba*, *ʔaʕraba/ʔiʕrāb*, *faṣīḥ*, *faṣāḥaẗ*, *(al-luġaẗ al-)fuṣḥà*, *ʕāmmiyyaẗ*, *tarǧama*, *naqala*. Ces explorations, comme le reconnaît l'A., pour certaines *highly speculative* (p. 151), se présentent comme des pistes de recherches à mener ; les liens étymologiques n'étant ici, le plus souvent, que proposés (*only assumable*, p. 142), reposant sur des indices de proximités *sémantiques*, plutôt qu'assurés par une recherche sur des bases *dérivationnelles* encore à établir. L'A. propose donc, pour chacun des termes considérés, différentes hypothèses, qu'elles fussent siennes ou celles d'autres chercheurs, à infirmer ou confirmer, sans visiblement céder aux thèses de l'étymon de Bohas et Seguer comme en témoigne son interrogation (p. 152, note 48).

Dans « "Decolonized" Onomastics? Translation of African proper names: The case of *Soundjata, l'épopée mandingue* by D.T. Niane » (p. 165-192), l'africaniste Ingse Skattum s'intéresse aux stratégies de traduction des noms propres, plus particulièrement africains dont les formes graphiques (et phonétiques), et donc le signifiant, dépendent bien souvent des langues des colons (allemand, anglais, espagnol, français, néerlandais, portugais). Pour ce faire, elle part d'une version française d'un conte épique mandingue traduite en trois autres langues (allemand, anglais et norvégien, cette dernière version étant celle d'I. Skattum.), et donne à voir le chemin parcouru par un nom propre doublement traduit et transcrit, à la fois concernant son signifié et son signifiant. Que faut-il adopter comme règle de traduction et de transcription/translittération ? Faut-il choisir de traduire dans la troisième langue à partir du substrat original, ou bien, du superstrat que constitue la première traduction ? Comme le rappelle l'A. avec d'autres, les transformations subies par les noms propres pour coller à une langue cible peuvent réduire considérablement le contexte culturel justement porté par les noms propres originaux, ou faire oublier son signifié, ce qui n'est pas sans poser problème[7]. Faut-il alors

(5) Ce toilettage fait que des expressions classiques qui ne sont plus employées aujourd'hui ont été délaissées. Mais ce toilettage pouvant également reposer sur des bases "idéologiques" (ici de pudibonderie) a aussi des effets négatifs à mon sens puisque l'A. précise que « Strange, insulting and blasphemous expressions were excluded » (p. 132), ce qui est dommage car la langue, qu'on le veuille ou non, c'est aussi tout cela, comme le rappelait al-Ǧāḥiẓ (m. 255/869) lui-même dans sa *Risālat mufāḫarat al-ǧawārī wa-l-ġilmān* (cf. Ǧāḥiẓ, *Rasā'il* = ʾAbū ʿUṯmān ʿAmr b. Baḥr b. Maḥbūb al-Kinānī al-Fuqīmī, *Rasā'il al-Ǧāḥiẓ*, éd. Hārūn, ʿAbd al-Salām Muḥammad, Maktabat al-ḫānǧī, Le Caire, 4 tomes, 1964., t. II, 91 et ssq).

(6) Voir pour une critique de cette position Larcher, Pierre, « Moyen arabe et arabe moyen », *Arabica* 48/4, 2001, p. 578-609, [En ligne : http://www.jstor.org/stable/4057670], p. 605. Voir ainsi ce qu'en dit Hans Wehr, certes dans un article désormais daté (1960 pour la première édition), qui, s'il admet des phénomènes *lexicographiques* de calques, précise que « la grammaire, au contraire, qui est codifiée et se plie davantage à un contrôle conscient, présente un visage tout différent. La langue écrite est demeurée à l'écart du phonétique, et la morphologie n'a pas varié depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Il en est de même pour la syntaxe, tout au moins dans ses traits fondamentaux. L'attachement conservateur à la *ʿarabiyya* s'est montré là extraordinairement efficace » (Wehr, Hans, « ʿArabiyya - (4) Modern written Arabic », dans Gibb, H. A. R. *et al.* (éds.), *The Encyclopaedia of Islam (EI2)*, 13 tomes, t. I, 1986, p. 571b-3b., p. 572b pour la version anglaise).

(7) Ainsi Abdallah, le père du Prophète de l'Islam est donc bien ʿAbd Allāh, « le serviteur d'Allāh » dont le fils affirmera, plus tard, l'unicité en rupture avec le polythéisme ambiant à l'époque de son père. De même Mahomet, (dont le prénom connaît également de multiples réalisations (Muḥammad, Mo/u/ouham(m)a/ed, Mehmet, etc.) est bien « celui qui est loué [par Allāh] ». Sur les orthographes de Muḥammad, cf. Mejdell, Gunvor, « Muhammad, Mahamadou og Mamadou: muslimske navn i frankofone Africa sør for Sahara », dans Vold Lexander, Kristin *et al.* (éds.), *Pluralité des langues, pluralité des cultures : regards sur l'Afrique et au-delà. Mélanges offerts à Ingse Skattum à l'occasion de son 70ème anniversaire*, The Institute for Comparative Research in Human Culture & Novus Forlag, Oslo, 2011, p. 323-30.

BCAI 33 (2019) Eggen Nora S., Issa Rana: Philologists in the World. A Festschrift in Honour of Gunvor Mejdell, recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

traduire le nom au risque de dénaturer ou de trahir, ou bien plutôt le conserver le plus proche possible de sa forme d'origine et en fournir une traduction en note, avec là encore le risque de trahir en rendant opaque le signifiant ? Autant de pertinentes questions que pose cette contribution d'un grand intérêt non seulement pour les traducteurs, mais également pour les chercheurs, leurs articles et leurs éditeurs. Pour ce qui concerne l'arabe, la linguistique préfère la transcription, un peu aride mais visant à être la plus précise possible, là où l'archéologie, l'histoire, la sociologie et l'anthropologie et la littérature préfèrent une translittération moins rébarbative pour un public non spécialiste d'arabe mais plus lâche et, peut-être alors, plus opacifiante.

Enfin, Jacob Høigilt, dans « Everybody Can Write! Language Variety and Voice in Egyptian Youth Magazines » (p. 193-215), montre que la recevabilité croissante d'une écriture dialectale et non plus uniquement en classique-*fuṣḥā* a permis à la jeune génération de se faire entendre, poursuivant par là le mot de G. Mejdell qu'il cite (en remplaçant par mégarde *censorship* par *ownership*) : « My impression is that these new media – the control of state censorship, *riqāba*, also represent a freedom of expression beyond the control of the linguistic *riqāba*[8] ». L'A. part du constat que de plus en plus de personnes écrivent en arabe, grâce notamment au développement de l'Internet, et que cette écriture se fait de plus en plus en dialecte (égyptien dans le cas d'espèce), soulevant une nouvelle fois la question du rapport (conflictuel) entre *fuṣḥā*, langue de personne, et ses tenants et *ʿāmmiyyāt*, langues de tous, et leurs pratiquants. L'A. s'intéresse particulièrement à deux magazines égyptiens dont le choix délibéré est de publier en dialecte en rappelant ce qui est un truisme sous forme de schizophrénie arabe : « *al-fuṣḥā* [...] is not the natural idiom for any speaker of Arabic » (p. 194). L'écriture n'est toutefois pas uniquement en *ʿāmmiyya*, la *fuṣḥā* étant toujours présente, et l'A. détaille alors les variétés repérables : *fuṣḥā* pure, *ʿāmmiyya* pure mais également, dans une moindre mesure, *code-mixing* et *code-switching*. L'A. recourt aux deux concepts idéaltypiques que sont *fūṣḥāmiyya*[9] et *luġa wuṣṭā*[10] auxquels il compare son matériau journalistique pour conclure que ni l'un ni l'autre ne s'appliquent totalement à la réalité linguistique des deux magazines, le premier moins que le second. Pour finir, la question, sociétale, est aussi nationale et idéologique : la *fuṣḥā* continue de s'imposer comme ciment commun contre la division que les dialectes sont censés instiller (sous l'impulsion complotiste des puissances étrangères[11]). Elle est également linguistique et prospective : ces journaux joueront-il pour l'arabe du futur le rôle que les premiers organes de presse ont joué au XIXe siècle, notamment en Égypte, en permettant, à cette époque-là, de revivifier l'arabe en le simplifiant et en permettant, désormais, d'opérer une (saine) rupture offrant à chacun la possibilité de lire et d'écrire dans sa propre langue maternelle et naturelle ?

Les contributions présentées permettent toutes de mieux appréhender différentes facettes de la réalité linguistique arabe, passée comme présente. Une remarque toutefois : *quid* d'une transcription unifiée dans l'ouvrage ? Ainsi, *al-luġa al-ʿarabiyya* chez Larcher devient chez Torlakova *al-lughah al-ʿarabīya* avec un digramme *gh*, le non redoublement du *y* et avec deux terminaisons différentes pour un seul et même phonème, respectivement *-ah* et *-a* (p. 120, note 3). Du fait que ces deux terminaisons se retrouvent de manière régulière ailleurs (*e.g. fī l-ʿarabīyah al-muʿāṣira*, p. 129) cela semble indiquer un emploi contrastif entre le *-ah* (non final) et le *-a* (final). Or, si une telle distinction devait se faire, ce serait l'inverse qu'il faudrait avoir, le *-h* final marquant justement la prononciation pausale du *tāʾ marbūṭa*. Quant à ce dernier, Guth choisit, fort justement, de le transcrire par *ẗ*[12] (de même qu'il transcrit le *ʾalif maqṣūra* en *-à*[13]). La transcription du *tāʾ marbūṭa*, justement pensée sous cette forme par la norme ISO 233-2:1993 (on pourrait tout aussi bien proposer un *ŧ* qui, à l'instar de son homologue arabe, est *marbūṭa*, c'est-à-dire "fermé" ce qui didactiquement repose plus immédiatement que *ẗ* sur l'intuitivité), permet alors de faire le départ entre, par exemple, *šarika* (« être associé ») et *šarikaŧ* (« société ») sinon confondus sous une même forme graphique, et demande *exactement* le même effort phonologique

(8) Mejdell, Gunvor, « What is Happening to *Lughatunā l-gamīla* ? Recent Media representations and Socials Practice in Egypt », *Journal of Arabic and Islamic Studies* 8, 2008, p. 108-24, p. 122.

(9) Cf. Rosenbaum, Gabriel M., « "*Fuṣḥāmmiyya*": Alternating Style in Egyptian Prose », *Zeitschrift für Arabische Linguistik* 38, 2000, p. 68-87.

(10) Cf. Mejdell, Gunvor, « Lugha wusṭā », *Online Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, E. J. Brill, Leiden, 2010.

(11) Voir à ce propos ce que peut en dire un inspecteur de l'enseignement de l'arabe près les écoles de l'Unrwa au Liban : Maʿrūf, Nāyif, *Ḥaṣāʾiṣ al-ʿarabiyya wa-ṭarāʾif tadrīsi-hā*, 4e édition revue et augmentée, Dār al-nafāʾis, Beyrouth, 1991 , p. 55 et suivantes.

(12) Caractère repris par la BNF dans son guide du catalogueur concernant l'arabe (cf. http://guideducatalogueur.bnf.fr/ABN/GPC.nsf/C00F8804C7C3E372C12576A8002BED96/$FILE/EXTTranslitteration%20arabe.htm?OpenElement#_Toc248306787)

(13) Reste alors la question de la transcription du *ʾalif* orthographique (*ʾalif al-tafrīq*) où l'on pourrait imaginer *-à*.

BCAI 33 (2019) Eggen Nora S., Issa Rana: Philologists in the World. A Festschrift in Honour of Gunvor Mejdell, recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

qu'en arabe entre *luġaṯ al-ʿarab* (لغة العرب) lu [luġat al-ʿarab] et *al-luġaṯ al-ʿarabiyyaṯ* (اللغة العربية) lu [al-luġa l-ʿarabiyya], sans imposer de lire [al-luġat al-ʿarabiyyat]. Guth fait par contre usage de ʕ ʔ alors qu'ailleurs dans l'ouvrage on trouve ʿ et de ʾ respectivement pour le *ʿayn* et la *hamza*. Concernant la *hamza* initiale justement, qui mériterait d'être transcrite lorsqu'elle est stable (*hamzaṯ al-qaṭʿ*), on la trouve parfois, notamment chez Ørum, mais pas systématiquement (*e.g.* al-ʾAḥbar et Ibrāhīm p. 94). Enfin, toujours chez Ørum, on trouve *tafxīm* où le *x* symbolise la vélaire fricative sourde plus généralement notée *ḫ* dans les études arabes… Tout cela aurait mérité un effort d'harmonisation.

Cela étant dit, les contributions des deux autres parties « Culture » et « Society » sont également très intéressantes et forment, avec celles de la première partie, un tout très utile à notre connaissance de l'Arabe avec un grand A, c'est-à-dire de l'arabe total, tous états et variétés confondus pour lequel G. Mejdell a tant produit.

Manuel Sartori
Aix-Marseille Université, CNRS, IEP, IREMAM
Aix-en-Provence, France

BCAI 33 (2019) Eggen Nora S., Issa Rana: Philologists in the World. A Festschrift in Honour of Gunvor Mejdell, recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net